

## Se perdre ou se trouver

### *Peindre ou faire l'amour* de Jean-Marie et Arnaud Larrieu

Jacques Kermabon

Number 123, September 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2005). Review of [Se perdre ou se trouver / *Peindre ou faire l'amour* de Jean-Marie et Arnaud Larrieu]. *24 images*, (123), 50–50.

Se perdre ou se trouver

par Jacques Kermabon



L'ouverture nous propulse en pleine nature. Sabine Azéma (Madeleine) est en train de peindre quand surgit un homme, Sergi Lopez, aveugle, maire du village du coin. Elle pratique la peinture en amateur, lui s'appelle Adam, ils sympathisent, il lui fait visiter une maison à vendre. Un peu plus tard, nous découvrons le mari, William (Daniel Auteuil), qui commence à s'alarmer du retard de sa femme. Ils sont quelques amis, invités pour le dîner et sirotant un apéritif, à se moquer gentiment de l'inquiétude disproportionnée qu'il n'arrive pas à dissimuler.

Avec *Peindre ou faire l'amour*, les frères Larrieu ont endossé les atours d'un cinéma d'auteur policé. Tant la forme, un naturalisme bon teint, que les acteurs, emblématiques, et le milieu, une petite bourgeoisie de province aisée et bercée par ses habitudes, inscrivent le film dans un rapport de connivence sans surprise apparente. Dans ce territoire bien balisé, la lassitude des couples avec son lot d'adultères offre une matière scénaristique inusable. Les Larrieu ont choisi de raconter l'histoire de William et Madeleine, qui, ayant passé la cinquantaine sans encombre, découvrent les troublants délices de l'échangisme avec ce maire aveugle et sa femme, Eva. Cette pratique sexuelle, ancienne comme toute pratique sexuelle, a aujourd'hui l'honneur des gazettes et des émissions de société. « Libération visant à l'épanouissement sexuel ou forme évoluée de conformisme permettant de réduire considérablement les risques inhérents à l'adultère ? » s'interroge ainsi le psychosociologue Alain Giami sur un site consacré à la santé.

Cette écume sociologique contemporaine n'est pour autant jamais convoquée ici. Au contraire même, les enchaînements qui conduisent à cette expérience semblent mus par des forces qui ne doivent rien à un effet de mode. Comme dans ces dessins bifides qui, selon la façon dont on accommode le regard, laissent apparaître alternativement l'un et l'autre des motifs qui le constituent, on peut percevoir dans *Peindre ou faire l'amour* deux voies, sans pouvoir décider laquelle des deux s'impose en priorité, l'une lorgne du côté de Buñuel, l'autre suit une pente à la Renoir.

Tout au début, le maire aveugle, semblant surgir de nulle part, fait intrusion dans le tableau de Madeleine comme s'il naissait de son pinceau. Après quelques échanges, quand il l'invite à visiter cette maison à vendre, il lui en indique d'ailleurs ainsi le chemin : « il suffit d'entrer dans votre tableau ». La

maison semble avoir le pouvoir de réveiller les ardeurs de Madeleine et William dès qu'ils y pénètrent avant même de l'acheter. Le film est ainsi semé de pistes propres à suggérer une lecture cryptée. Madeleine peint, Adam est aveugle. Plus tard, Eva demande à Madeleine de faire son portrait et, pour poser, se déshabille entièrement. Elle avance alors cette remarque troublante qu'il y a des années que personne ne l'a vue nue. À un moment, Adam, seul à pouvoir les conduire dans l'obscurité, les fait traverser de nuit une forêt comme s'il fallait qu'ils passent par cette expérience du noir absolu pour renaître. Il faudrait aussi évoquer l'incendie de la maison du maire, leurs conversations sur les grottes de Lascaux, le rôle de l'art, le fait que William soit météorologue.

En même temps, toutes ces scènes propres à laisser miroiter du sens déclinent aussi un affolement des sens. Se priver de la vue c'est se laisser porter par le toucher, l'ouïe et l'odorat. Après leur première nuit d'amour à quatre, William et Madeleine retournent en ville, éperdus, échouent au comptoir d'un hôtel et, après qu'il lui ait fait une remarque sur son odeur à elle, ils demandent une chambre et montent faire l'amour. Ce qui leur arrive les dépasse. Ils résistent, se convainquent que les autres les ont manipulés, ils ne veulent plus les revoir. Or ce sont les autres qui disparaissent et les laissent alors désemparés. Car l'expérience qu'ils ont approchée, ce vertige inconnu qui les a fait renaître, cette passion clandestine qu'ils ne partageront pas avec leurs autres amis et encore moins avec leur fille, n'a pas grand-chose à voir avec la raison. On n'invoquera pas plus le libertinage ou le piment de l'érotisme. Le plus transgressif est que l'irrésistible ivresse sensuelle qui les entraîne suit une pente qui vibre à l'unisson de la nature et résonne comme une relation amoureuse d'une puissance supérieure. Quand, le lendemain matin du mariage de leur fille, les quatre amants s'étreignent après la nuit passée ensemble, le bonheur natif du jeune couple, qu'ils aperçoivent arriver du haut de leur terrasse, a l'air vraiment tout petit.

Ce n'est que superficiellement que *Peindre ou faire l'amour* est un film superficiel. 

France, 2005. Ré. et scé. : Jean-Marie et Arnaud Larrieu. Ph. : Christophe Beaucarne. Mont. : Annette Dutertre. Mus. : Philippe Katerine. Int. : Sabine Azéma, Daniel Auteuil, Amira Casar, Sergi Lopez. 98 minutes. Couleur.